

s'avancer un petit savant intrigant : il prétend savoir cinq ou six langues, chose que je ne peux pas vérifier ; mais, de plus, il veut retrouver à la fois les ruines du couvent des Capucines, et celles de la caserne des pompiers et des autres bâtiments de la rue de la Paix qui ont remplacé le couvent des Capucines. Ces bâtiments, qui n'ont existé que l'un après l'autre, il les place hardiment l'un à côté de l'autre dans la carte qu'il fait du *Paris antique*.

M. Nibby, l'un des antiquaires les plus raisonnables de Rome, et qui est jeune encore, a déjà donné quatre noms différents, dans ses itinéraires et autres livres, aux trois colonnes du temple de Jupiter Stator que l'on voit au Forum. Aujourd'hui, en 1828, il appelle ce monument une *Græcostasis*. Il y voit un édifice élevé dès le temps du roi Pyrrhus pour la réception des ambassadeurs étrangers. A chaque nouveau nom, ce savant n'a pas manqué de déclarer qu'il fallait être fou ou imbécile pour ne pas reconnaître à la première vue dans ces colonnes la justesse de la dénomination nouvelle. Si l'on montre le moindre doute ici sur l'explication qui dans le moment est à la mode, la colère se peint sur toutes les figures. J'ai reconnu le *sentiment* qui, dans les pays du Midi, alume les bûchers de l'inquisition.

Il faut regarder les mots par lesquels on désigne les monuments anciens comme des noms propres qui ne prouvent rien. Un sot bègue ne peut-il pas s'appeler Chrysostome ?

Dès le temps de Tibère, Rome était comme ces endroits à la mode de l'ancien parc du père La Chaise, où la vanité du dix-neuvième siècle entasse des tombeaux. Toutes les belles places du mont Capitolin, du Forum, etc., étaient occupées, et la plupart consacrées par des temples. Un empereur, ou un riche citoyen, parvenait-il à acheter un petit coin de terrain vacant dans une rue à la mode, il en profitait bien vite pour élever

un monument par lequel il prétendait s'illustrer. Formés par les idées d'une république qui avait honoré par des monuments Horatius Coelès et tant de héros, les citoyens riches du siècle d'Auguste avaient horreur de l'oubli profond où ils allaient tomber dès le lendemain de leur mort. De là la pyramide de Cestius, qui n'était qu'un financier ; le tombeau de Cecilia Metella, femme du riche Crassus, etc., etc. Ces gens-là ont réussi, puisque moi, Allobroge, venu du fond du Nord, j'écris leurs noms, et que vous les lisez tant de siècles après eux. Un sentiment analogue a paru chez les papes qui avaient le cœur un peu au-dessus du vulgaire. Les arts sont perdus à Rome, parce que dorénavant ce qui occupera les hommes de ce caractère, ce sera le moyen de retarder le triomphe de Voltaire et des deux Chambres. Que ce pays existe avec ou sans les Chambres, tout annonce la chute des arts pendant le dix-neuvième siècle. Mais, au moyen d'une application ingénieuse de la machine à vapeur, tel Américain pourra nous livrer, pour six louis, une copie fort agréable d'un tableau de Raphaël.

Un pape fait placer ses armes sur le plus petit mur qu'il relève et jusque sur les bancs de bois peint dont il garnit les antichambres du Vatican ou du Quirinal. Cette vanité, bien pardonnable, maintient le culte des beaux-arts. C'est ainsi qu'au Jardin du Roi on inscrit le nom de l'amateur qui envoie un ours.

26 juin 1828. — Au milieu d'une discussion vive et passionnée, comme on en a dans ce pays-ci, un jeune artiste m'a dit fièrement : « Savez-vous bien, monsieur, que depuis l'âge de douze ans j'étudie Raphaël ? » J'ai pensé à part moi : Rien de plus vrai. Chaque semaine, pendant quatre heures, il a copié quelques figures de Raphaël ; cela fait deux cent huit heures

par an, et, pour douze années, car mon homme a vingt-quatre ans, deux mille quatre cent quatre-vingt-seize heures. Mais, en quittant sa palette, le Français du dix-neuvième siècle songe à courir à la soirée d'un *chef de division*, afin d'obtenir la commission de peindre un grand tableau de *Saint Antoine*. Il est ensuite triste ou gai, parce qu'il a obtenu ce tableau que le gouvernement lui payera douze mille francs.

S'il est assez riche pour se moquer du commis et de *saint Antoine*, notre artiste sera triste ou gai, parce qu'il a été brillant ou éclipsé par quelque homme plus aimable à la dernière soirée de madame D***. Mais jamais l'expression d'une tête de Raphaël ne le consolera d'une peine de sentiment, et nos usages ne lui laissent pas le loisir d'être triste, autrement que par envie, amour-propre blessé ou fatigue sociale.

Je parierais que, cent fois dans sa vie, Prud'hon a été ridicule dans un salon, mais notre artiste n'a rien de commun avec ce peintre, qui sera grand dans cent ans.

Si un Français brave les usages vaniteux des salons, sa vanité s'occupe à *chaque moment du jour* de l'honneur qu'il a de les braver. Le ridicule, mais naturel et non affecté, sera désormais la première indication d'un homme de génie dans les beaux-arts; mais il faut s'arrêter. Tout artiste qui affecte de bien mettre sa cravate ou de la mal mettre trouverait ces phrases méchantes. Notre siècle est si ennuyé, que je désire passionnément me tromper dans ma prophétie sur la chute des beaux-arts. Si un nouveau Canova se présente, je serai bien surpris, mais je jouirai de ses ouvrages. Quoi de plus désigné, en 1805, que le roman historique tel que madame de Genlis venait de nous le montrer dans le *Siège de la Rochelle*? Sir Walter Scott a paru, et le monde a trouvé un nouveau plaisir que les critiques croyaient impossible.

Quant aux artistes qui veulent des titres, de l'argent, des

croix, des costumes, il n'y a qu'un mot à leur dire : « Faites-vous raffineurs de sucre ou fabricants de faïence, vous serez plus tôt millionnaires et députés. »

Voici un sonnet que Paul vante beaucoup, et que plusieurs de nos compagnes de voyage regardent comme un chef-d'œuvre d'énergie à la Michel-Ange. C'est une boutade du sombre Alfieri, qui prétend décrire Rome moderne.

Vuota, insalubre region che stato
 Ti vai nomando, aridi campi incolti,
 Squalidi, oppressi, estenuati volti
 Di Popol rio, codardo e insanguinato;
 Prepotente e non libero senato
 Di vili astuti in lucid' ostro avvolti;
 Ricchi Patrizi, e più che ricchi, stolti;
 Prence, cui fa sciochezza altrui beato;
 Città, non cittadini; augusti Tempj,
 Religion non già; leggi che ingiuste
 Ogni lustro cangiar vede, ma in peggio:
 Chiavi, che compre un di, schiudeano agli empj
 Del ciel le porte, or per età vetuste:
 Oh! sei tu Roma, o d'ogni vizio il seggio?

Ici comme partout il faut acheter au prix de quelques moments d'ennui l'honneur de parler aux hommes qui ont le pouvoir. La diplomatie française oubliant de protéger les hommes qu'on suppose avoir été attachés à la cour de Napoléon, je sacrifie dix heures par mois à écouter attentivement de vieux prêtres puissants. — Qui croirait qu'il y a aujourd'hui à Rome des gens qui attachent beaucoup d'importance à l'histoire de la papesse Jeanne¹? Un personnage fort considérable

¹ Cette femme fut pape et régna de 853, à 855 il y a près de mille ans. La plupart de ceux qui ont parlé de la papesse Jeanne avaient intérêt à mentir. On la connaît en Italie parce qu'elle est une figure du jeu de Tarocco.

et qui prétend au chapeau m'a attaqué ce soir sur Voltaire, qui, selon lui, se serait permis beaucoup d'impiétés à l'occasion de la papesse Jeanne. Il me semble que Voltaire n'en dit pas un mot. Pour n'être pas *infidèle à ma robe* (le pire des défauts aux yeux d'un Italien), j'ai soutenu l'existence de la papesse en me servant tant bien que mal des raisons que mon adversaire me faisait connaître.

Plusieurs auteurs contemporains racontent qu'après Léon IV en 855, une femme, Allemande de nation, occupa la chaire de saint Pierre, et eut pour successeur Benoît III.

J'ai dit qu'il ne fallait pas demander à l'histoire un genre de certitude qu'elle ne peut offrir. L'existence de Tombouctou par exemple, est plus probable que celle de l'empereur Vespasien. J'aimerais mieux croire à la réalité des ruines les plus singulières que quelques voyageurs nous racontent avoir vues, au milieu de l'Arabie, qu'à l'existence du roi Pharamond ou du roi Romulus. Ce ne serait pas bien raisonner contre l'existence de la papesse Jeanne que de dire que la chose est peu probable. Les exploits de la pucelle d'Orléans choquent bien autrement toutes les règles du sens commun, et cependant nous en avons mille preuves.

L'existence de la papesse Jeanne est prouvée par un extrait des chroniques de l'ancien monastère de Cantorbéry (fondé par le célèbre Augustin, qui avait été envoyé en Angleterre par Grégoire le Grand). Immédiatement après l'an 853, dans le catalogue des évêques de Rome, la chronique (que je n'ai pas vue) porte ces mots :

« *Hic obiit Leo quartus, cujus tamen anni usque ad Benedictum tertium computantur, eo quod mulier in papam promotam fuit.* »

Et après l'an 855 :

« *Johannes. Iste non computatur, quia femina fuit.*
« *Benedictus tertius,* » etc.

Ce monastère de Cantorbéry avait des relations fréquentes et intimes avec Rome ; il est d'ailleurs suffisamment prouvé que les lignes que je viens de transcrire furent portées sur le registre dans le temps même qui est marqué par les dates.

Les écrivains ecclésiastiques qui attendent leur avancement de la cour de Rome croient encore utile d'établir que le pouvoir de remettre nos péchés, dont le pape jouit, lui a été transmis de pape en pape, par les successeurs de saint Pierre, qui lui-même le tenait de Jésus-Christ. Comme il est essentiel, je ne sais pourquoi, que le pape soit un homme, si de l'an 853 à l'an 855, une femme a occupé le trône pontifical, la transmission du pouvoir de remettre les péchés a été interrompue.

Soixante auteurs au moins, grecs, latins, et même *saints*, racontent l'histoire de la papesse Jeanne. Le fameux Étienne Pasquier dit que l'immense majorité de ces auteurs n'avait aucun mauvais vouloir contre le saint-siège. L'intérêt de leur religion, celui de leur avancement et la crainte même de quelque châtement voulaient qu'ils tinssent cachée cette étrange aventure. Pendant le neuvième et le dixième siècle, les factions déchiraient Rome et le désordre était à son comble. Mais les papes n'étaient guère plus méchants que les princes leurs contemporains. Agapet II fut élu pape avant l'âge de dix-huit ans (946), Benoît IX monta sur le trône à dix ans, et Jean XII à dix-sept. Le cardinal Baronius lui-même, l'écrivain *officiel* de la cour de Rome, en convient. Y a-t-il beaucoup de différence entre la figure d'un jeune homme de dix-huit ans et celle de certaines femmes d'un caractère décidé et hardi, tel qu'il faut l'avoir pour aspirer à la papauté ? De nos jours, malgré l'intimité que nécessite la vie militaire, plusieurs fem-

mes déguisées en soldats n'ont-elles pas mérité la croix de la Légion d'honneur, et cela du temps de Napoléon ?

Je vois que cet appel aux faits embarrasse fort mon antagoniste, qui tirait ses principales raisons de l'improbabilité, car les textes historiques sont terribles.

Marianus Scott, moine écossais, mort en 1086, raconte l'histoire de la papesse. Bellarmin, écrivain papiste, dit de lui : *Diligenter scripsit.*

Anastase, dit le *Bibliothécaire*, abbé romain, homme docte et de grand mérite, contemporain de la papesse, raconte son histoire. Il est vrai que, dans beaucoup de manuscrits d'Anastase, cette page scandaleuse a été omise par les moines qui copiaient. Mais on a prouvé mille fois que leur usage était de supprimer tout ce qu'ils estimaient contraire aux intérêts de Rome.

Le Sueur, dans son *Histoire ecclésiastique*, et Colomesius, dans ses *Mélanges historiques*, citent un Anastase de la bibliothèque du roi de France qui contient toute l'histoire de la papesse Jeanne. Il existait deux *Anastases* semblables à Augsbourg et à Milan. Saumaise et Freher les avaient vus.

Anastase était suffisamment informé, il habitait Rome, il parlait en témoin oculaire. Il a écrit la vie des papes jusqu'à Nicolas I, qui vint après Benoît III.

Martin Polonus, archevêque de Cosenza, et pénitencier d'Innocent IV, a écrit l'histoire de la papesse Jeanne.

Cette femme singulière est appelée tantôt *Anglicus*, tantôt *Moguntinus*. Roolwinck, l'auteur du *Fasciculus temporum*, dit : « *Joannes Anglicus cognomine, sed natione Moguntinus.* » Mézeray, dans la *Vie de Charles le Chauve*, dit que l'existence de la papesse Jeanne a été reçue pour une vérité constante cinq cents ans durant.

Le lecteur voit bien, par la tournure sérieuse des pages

qu'il vient de lire, que cette discussion, qui avait commencé dans les salons de M. l'ambassadeur de ***, s'est terminée à la bibliothèque Barberini, où mon savant antagoniste n'avait donné rendez-vous. Là, nous avons vérifié la plupart des textes. Un M. Blondel, protestant, mais qui habitait Paris sous Louis XIV, et désirait de l'avancement¹, a composé une dissertation peu concluante contre l'existence de la papesse Jeanne, qui probablement régna de 855 à 855.

Mais qu'importe la vérité de cette anecdote ? jamais elle n'arrivera jusqu'à l'espèce d'hommes qui se fait remettre ses péchés. Donnez le *Code civil* français à vos sujets, disais-je à mon adversaire, et personne ne réveillera sérieusement le souvenir de la jeune Allemande qui s'est placée mal à propos entre saint Pierre et Léon XII. Elle était jeune, car son sexe fut révélé par un accouchement arrivé au milieu d'une procession. On voit au musée du Louvre une chaise de bain en porphyre qui se trouve mêlée avec l'histoire de la papesse Jeanne. Mais je ne veux pas devenir scandaleux.

Nos compagnes de voyage se sont liées avec plusieurs peintres allemands du premier mérite ; ces messieurs imitent le Ghirlandajo, et trouvent que les Carraches, et peut-être même Raphaël, ont gâté la peinture. Mais qu'importent les théories d'un artiste ? Leurs tableaux me font presque autant de plaisir que ceux des plus anciens peintres de l'école de Florence, c'est le même amour pour la nature, la même vérité. Nous avons rencontré aujourd'hui ces messieurs à deux pas de la place d'Espagne, dans la maison de M. le consul de Prusse Bartoli, où ils ont peint à fresque plusieurs sujets tirés de la

¹ C'est le terme le plus honnête dont je puisse me servir, c'est aussi la première demande à faire sur un homme qui se mêle d'écrire l'histoire. Souvenez-vous de la pension ôlée ou rendue à Mézeray par Colbert. Presque toutes les histoires sont à refaire.

Bible. L'un d'eux m'a dit : « Je vous aimerais assez, mais vous êtes injuste envers les Allemands.

« — Je cherche, lui ai-je répondu, à donner une idée des mœurs et de la manière de sentir des Italiens, chose difficile et, comme vous savez, dangereuse pour ma tranquillité.

« C'est du sein de cette manière de sentir que se sont élan- cés les Corrège, les Raphaël et les Cimarosa, de tous les hom- mes que je n'ai pas vus, ceux auxquels je dois sans doute les moments les plus agréables et le plus de reconnaissance. Je ne puis peindre les mœurs d'Italie qu'en me servant, pour le fonds de mon tableau, des mœurs de Paris ou d'Angleterre, qui font ombre et marquent les contours par l'opposition des couleurs. Je dis, par exemple, dans les mariages on a tel usage en Italie qui diffère en ceci des usages parisiens. A Gènes, il y a tel contrat de mariage qui porte le nom du *cigisbeo* futur de la dame (vers 1750); mais, si je ne compare jamais les ma- nières d'agir d'Italie aux usages de l'Allemagne, c'est que ce pays, qui montra tant de courage au siècle de Luther, et qui porte tant de naturel dans l'amour et les autres relations de famille, n'a que des usages sociaux *factices et passagers*.

« La civilisation de l'Allemagne est arrêtée d'abord par les universités. Les étudiants ou *Burschen* s'enivrent de bière et se battent en duel¹, en suivant des pratiques amusantes, au lieu de travailler sérieusement. (Voir les détails de la vie de *Burs- chen*, dans le *Voyage en Allemagne* de M. Russel, d'Édim- bourg.) Je ne connais qu'un lieu sur la terre où une masse de *jeunes hommes*, comme ils s'appellent eux-mêmes, travail-

¹ Ces excès sont protégés par les gouvernements allemands, comme conservant le noyau et la force de la nationalité. Ils ne sont pas si nombreux et si généraux pour ôter les occupations sérieuses, et ils se neutralisent par la complète abstinence des étudiants allemands de l'autre sexe.

lent sérieusement : c'est Paris, et les travailleurs sont les jeunes gens qui, par des découvertes dans les sciences natu- relles, veulent se faire un état et entrer à l'Académie des sciences de Paris, la seule bonne.

« Les Allemands sont un peuple de *bonne foi*; comme tels ils ont de l'imagination, et par conséquent une musique na- tionale. L'*ironie* n'a pas été protégée en Allemagne par le se- cours d'une cour unique et prépondérante. A la cour de Mu- nich, on se moque de l'étiquette de la cour de Wurtemberg ou de l'étiquette de Bade. Les usages sociaux des Allemands ne seront fixés que par le gouvernement des deux Chambres. Au- jourd'hui, l'invasion de la raison est empêchée par l'influence de quinze ou vingt cours qui morcellent la patrie d'Arminius. Voilà un duc de Cœthen nouvellement converti au papisme, qui ne veut pas que les fonctionnaires publics de ses États se marient sans une permission signée de lui. Et vous ne vous moquez de rien!

« Les Allemands se sont dit : Les Anglais vantent leur Shaks- peare, les Français leur Voltaire ou leur Racine, et nous, nous n'aurions personne! — C'est à la suite de cette observation que Goethe a été proclamé grand homme. Qu'a fait cependant cet homme de talent? *Werther*¹. Car le Faust de Marlow, qui fait apparaître l'Hélène (de l'*Iliade*), vaut mieux que le sien.

« Quant à votre philosophie, elle consiste uniquement dans ce mot, *j'aime à croire*. Il est vrai que vous aimez à croire ce qui est juste et beau; mais, dès que l'on s'amuse à croire ce

¹ C'est un peu fort! rarement un étranger peut sentir tout le prix du Faust de Goethe. Et d'ailleurs il est absurde de citer seulement son Faust et son Werther. Ne connaissez-vous donc pas son *Tasse*, son *Goetz*, son *Egmont*? Au reste, l'Allemagne oppose aux grands auteurs de la France et de l'Angleterre plusieurs grands esprits que l'auteur paraît ne pas connaître.

qui est désirable, l'absurdité ne connaît plus de bornes, Kant et Platon triomphent. Moi aussi, *j'aimerais à croire*; mais la fièvre vient de faire périr trois pauvres petits enfants chez mon voisin, ce qui me *force à croire* que tout n'est pas juste et beau dans ce monde.

« Quand le paradis des chrétiens ne serait que la certitude de revoir ceux que nous avons aimés, quoi de plus beau? quelle délicieuse perspective pour l'imagination! »

Mais je m'étais égaré avec mon bon Allemand, qui passe sa vie dans les espaces imaginaires, à la suite de Shelling, Kant, Platon, etc. Ces philosophes sont, pour l'habitant de Berlin, comme d'habiles musiciens chargés d'exalter son imagination. C'est pour cela qu'il faut aux Allemands un nouveau grand philosophe tous les dix ans. Nous avons vu Rossini succéder à Cimarosa.

Les manières, les habitudes sociales de l'Allemagne, quoique fort aimables, sont peu connues : elles ne sont pas fixées, elles changent tous les trente ans. Je ne pouvais donc pas m'en servir comme point de comparaison, pour faire connaître à quelques gens d'esprit curieux et impartiaux le pays duquel Paris fait venir, depuis trois cents ans, les Rossini, les Piccini, les Léonard de Vinci, les Primatice et les Benvenuto Cellini.

La conversation a duré fort longtemps. Mon adversaire a parlé fort bien et fort poliment, mais, en vérité, n'a point ébranlé ma croyance. L'Allemagne a pour elle une chose délicieuse : tous les mariages s'y font par amour¹.

La France produira des Voltaire, des Courier, des Molière, des Moreau, des Hoche, des Danton, des Carnot; mais j'ai bien peur que les beaux-arts n'y soient toujours dans la situation

¹ C'était il y a soixante-dix ans

des orangers des Tuileries. Si nous brillons par l'esprit, ne serait-ce pas en manquer que de prétendre réunir tous les avantages possibles? que de vouloir donner à la fois à l'Europe des Voltaire et des Raphaël? Les nations doivent-elles toujours se conduire entre elles comme des jeunes gens mal élevés et présomptueux?

Il est des jours où la beauté seule du climat de Rome suffit au bonheur; par exemple, aujourd'hui, nous avons joui du plaisir de vivre en parcourant lentement les environs de la villa Madama. Nous avons senti la divine architecture de Raphaël. Dans notre enthousiasme pour ce grand homme, nous sommes allés voir, avant de rentrer, sa petite église de la Navicella. Voilà le *joli* italien si éloigné du *rococo*. Pardonnez-moi ce mot, qui désigne le *joli* français, vingt ans après qu'il a cessé d'être à la mode.

Nos peintres allemands, gens d'un vrai mérite, nous ont raconté plusieurs traits du roi de Bavière, Louis. Ce prince sent les beaux-arts et les aime comme un Allemand (et non pas comme un Anglais ou un Espagnol : ceci est une rare louange). Un de ces messieurs nous dit qu'un de ses amis a compté cinquante mille statues dans Rome ou la campagne voisine.

27 juin 1828. — M. l'abbé C***, avec qui nous avons passé la journée, nous a dit mille choses que je ne pourrais répéter ici sans choquer la bonne compagnie et même les tribunaux.

M. C*** nous parlait ce soir de la Rome de sa jeunesse. On était en 1778; Pie VI régnait depuis trois ans. Presque toute la bourgeoisie à Rome portait l'habit ecclésiastique.

Un apothicaire avec femme et enfants, qui n'était pas vêtu en abbé, s'exposait à perdre la pratique du cardinal son voisin. Cet habit était peu cher et fort respecté, car il pouvait couvrir